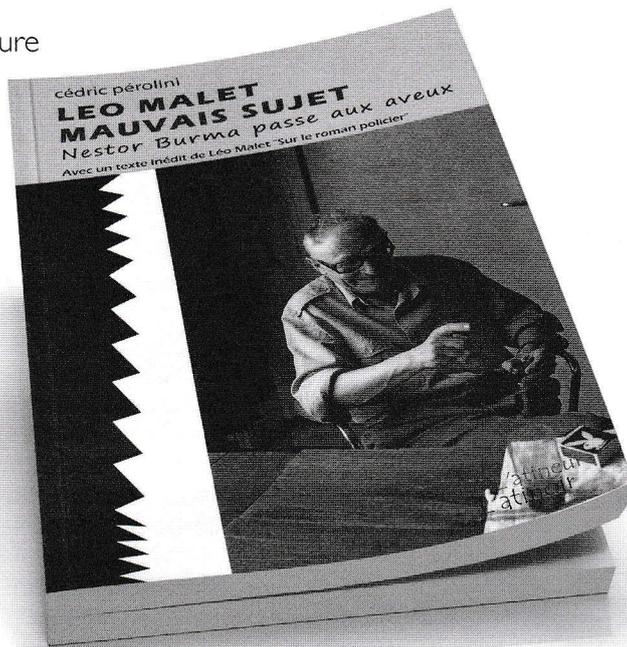


Leo Malet passe aux aveux

On a beaucoup écrit sur Léo Malet (1909-1996), mais aucun chercheur n'avait jusqu'à présent envisagé l'homme et l'œuvre dans sa globalité et dans sa complexité avec un tel souci d'exhaustivité et d'approfondissement. Les quelque 300 pages du *Léo Malet mauvais sujet* de Cédric Pérolini éclairent avec une grande honnêteté intellectuelle et une belle empathie littéraire le parcours d'un homme passé de l'anarchisme au trotskisme pour finir dans une posture carrément réactionnaire, ainsi que l'évolution d'une œuvre qui mènera son auteur de l'activisme surréaliste à la création du roman noir français. Si Cédric Pérolini, peut-être un peu trop prisonnier de l'alternative gauche-droite, manifeste parfois quelque embarras face à l'itinéraire politique, il est vrai plutôt déroutant, de l'auteur de *Brouillard au pont de Tolbiac* (mais s'agit-il véritablement de « politique » ?), il met très bien en lumière, en revanche, l'unité profonde d'une œuvre dont il analyse brillamment les avatars : « Le ver du



plaisir narratif était dans le fruit défendu, ce qui lui vaudra, lorsqu'il s'y adonnera sans complexe dans ses romans policiers, d'être chassé du paradis surréaliste. » Inversement, Cédric Pérolini rappelle opportunément, après Francis Lacassin et bien d'autres (dont le *Petit Robert*), que Léo Malet, se souvenant de son passé de poète, « confie les méthodes de création surréalistes de ses amis à son détective

privé ». Les pages les plus décisives de l'ouvrage sont sans doute celle que leur auteur consacre à la triple rupture littéraire qu'ont successivement constituée, chez Léo Malet, l'importation en contrebande et sous faux nez du *hard-boiled guy* américain sous l'Occupation, la fondation du roman noir français moderne avec *120 rue de la Gare* (1943) et, avec une bonne vingtaine d'années d'avance,

la prémonition du néopolar des années 1970 dans la « Trilogie noire » : même le lecteur assidu et averti des « Nouveaux Mystères de Paris » en fera son profit. Très intéressante, et même assez convaincante, apparaît enfin la tentative d'explication psychanalytique de cette mélancolie qui est au cœur de l'homme et de l'œuvre, et dont les penchants nérophiliques sont l'une des manifestations les plus troublantes. Là, se trouve inauguré un champ d'investigation extrêmement prometteur. Le livre est complété, en annexe, par un texte pratiquement inconnu de Léo Malet, « Sur le roman policier », paru en 1956 dans *Le Monde libertaire* ; il n'avait jamais été repris et témoigne d'« une certaine forme de fidélité aux idéaux – et aux amitiés – de sa jeunesse ». Un regret toutefois : une bibliographie des travaux « malétiens » qui l'ont précédé neût pas déparé celui de Cédric Pérolini !

M. M.

Cédric Pérolini, *Léo Malet mauvais sujet. Nestor Burma passe aux aveux*, L'atinoir <www.latinoir.com>, 308 p., 9,50 €.

Jeunesses françaises

Dans ses livres, et notamment dans *Portrait d'Éric*, Éric Werner montre que la conquête de l'autonomie passe par la reconstruction de soi et que celle-ci implique un affranchissement de la figure du père. Dans un autre livre, il précise que le retour du fils prodigue n'implique nulle résipiscence : c'est au contraire la dernière étape de l'affranchissement, celle où le fils revient pour mettre le nouvel état des choses en ordre (au point). C'est à la méditation wernérienne que nous songions à la

lecture de *L'arbre à tiroirs* de Jack Forget. Ce court roman est l'histoire d'un enfant qui efface son passé pour vivre sa vie à lui, de façon quasi clandestine, dans le Paris populaire des années 1950. En fait, c'est un peu plus compliqué, et le récit est en effet un « arbre à tiroirs » : le héros, la cinquantaine atteinte, tente de retrouver les traces de sa vie antérieure à la rupture. Les souvenirs de ce passé énigmatique, mêlés à ceux de la liberté conquise, se croisent et se ramifient, et ce qui apparaissait simple devient très compliqué, très ambigu, comme la vie même. Il y avait là la matière à un roman de 1000 pages, et peut-être plus. Jack Forget, adepte de la forme concise (tels les classiques français ou les romantiques allemands), dit tout en peu de mots et laisse apercevoir les gouffres. L'écriture est belle et précise, comme dans *Le rapport du gendarme* de Simenon ou *Les gommes* de Robbe-Grillet. Le tableau du quartier des Halles (c'était avant la criminelle destruction des bâtiments de Baltard) est passionnant et précieux, animé par les courses qu'y fait l'industriel enfant, que l'on rapprochera spontanément de certains personnages

de Luigi Comencini. Un beau livre.

Un autre beau livre, c'est *Vingt ans l'an quarante*, le premier roman de Michel Wyn. Le titre est explicite : une jeunesse sous l'Occupation, période fertile en fausses pistes, en chausse-trapes, en amitiés inattendues et en trahisons. Et bien entendu en péripéties et en rebondissements, matière en laquelle l'auteur est expert. Michel Wyn a prouvé à maintes reprises, à la télévision, qu'il était un conteur hors de pair. On lui doit notamment, rappelons-le, la réalisation de quelques-unes des meilleures séries jamais produites en France, par exemple *Fabien de la Drôme* (1983) ou *Julien Grevèche* (1986). Il est aussi l'un des rares cinéastes capables de faire revivre une époque sans tomber dans la reconstitution frigorifique et en évitant les anachronismes. Autant de qualités, alliées à une fraîcheur intacte, que l'on retrouve dans ce roman, où l'on voit un jeune étudiant, brûlant de servir la Résistance, s'engager dans la Milice pour mieux espionner l'ennemi. Ce qui le mettra dans une position pour le moins délicate à la Libération... C'est aussi l'histoire d'un amour, plein de naïveté et de verdeur,

que les événements briseront. Deux remarques s'imposent. La première : il y a quelque chose de stendhalien dans le personnage, et aussi dans l'écriture. Deuxième remarque : le tableau de la France occupée est d'une finesse rare et montre bien à quel point les choses étaient complexes (le pire salaud n'est pas automatiquement antipathique). La carrière littéraire de Michel Wyn commence. Souhaitons-lui longue vie !

M. M.

Jack Forget, *L'arbre à tiroirs. Août 1954*, France Univers <www.editionsfranceunivers.com>, 144 p., 19 €.

Michel Wyn, *Vingt ans l'an quarante*, Kyklos <www.kykloleditions.com>, 276 p., 19 €.

